

non pas avec ceste cruauté. Et quoy, n'en bruslez vous jamais: Assez rarement, dit le Pere, et encore, le feu n'est que pour les crimes enormes, et il n'y a qu'une personne à qui appartienne en chef ceste execution; et puis on ne les fait pas languir si long temps, souvent on les estrangle auparavant, et pour l'ordinaire on les jette tout d'un coup dans le feu, où ils sont infiniment estouffez et consommez. Ils firent plusieurs autres questions au P. Super. comme, où estoit Dieu, et d'autres semblables, qui luy donnerent de quoy les entretenir sur ses divins attributs, et leur faire cognoistre les mysteres de nostre foy. Ces discours estoient favorables à nostre Joseph: car outre qu'ils luy donnoient de bonnes pensées, et estoient pour le confirmer en la foy, tandis que cét entretien dura, personne ne pensoit à le brusler, tous estoient avec beaucoup d'attention, exceptez quelques jeunes gens qui dirent une fois ou deux: Ça il faut l'interrompre, c'est trop discourir; Et incontinent se mettoient à tourmenter le patient. Luy-mesme entretint aussi quelque temps la compagnie sur l'estat des affaires de son pays, et la mort de quelques Hurons qui avoient esté pris en guerre: ce qu'il faisoit aussi familièrement et d'un visage aussi ferme qu'eust fait pas un de ceux qui estoient là presens; cela luy valoit toujours autant de diminution de ses peines: aussi, disoit-il, qu'on luy faisoit grand plaisir de luy faire force questions, et que cela luy dissipoit une partie de son ennuy. Dés que le jour commença à poindre, ils allumerent des feux hors du village, pour y faire éclater à la veuë du Soleil l'excez de leur crvauté; on y conduisit le patient. Le P. Superieur l'accosta pour le consoler et le confirmer dans la bonne volonté qu'il avoit tousjours tesmoignée de mourir Chrestien; il luy remit en memoire une action deshoneste qu'on luy avoit fait faire dans les tourmens, et quoy que tout bien considéré il n'y eust gueres d'apparence de peché, au moins grief, il luy en fit neanmoins demander pardon à Dieu, et apres l'avoir instruit brièvement touchant la remission des pechez, il luy en donna l'absolution sous condition, et le laissa avec l'esperance d'aller bien tost au Ciel. Sur ces entrefaictes ils le prennent à deux, et le font monter sur un eschaffaut de 6. à 7. pieds de hauteur; 3. ou 4. de ces barbares le suivent. Ils l'attachèrent à un arbre qui passoit au travers, de telle façon neanmoins qu'il avoit la liberté de tourner autour; là ils se mirent à le brusler plus cruellement que jamais, et ne laisserent aucun endroit en son corps qu'ils n'y eussent appliqué le feu à diverses reprises; quand un de ces bourreaux commençoit à le brusler et à le presser de près, en voulant esquivier, il tomboit entre les mains d'un autre qui ne luy faisoit pas meilleur accueil. De temps en temps on leur fournissoit de nouveaux tisons; ils luy en mettoient de tout allumez jusques dans la gorge, ils luy en fourrerent mesme dans le fondement, ils luy brvslerent les yeux, ils luy appliquerent des haches toutes rouges sur les espaulles, ils luy en pendirent au col, qu'ils tournoient tantost sur le dos, tantost sur la poitrine, selon les postures qu'il faisoit pour éviter la pesanteur de ce fardeau; s'il pensoit s'asseoir et s'accroupir, quelqu'un passoit un tison de dessous l'eschaffaut, qui le faisoit bientost lever. Cependamment nous estions là, prians Dieu de tout nostre cœur qu'il luy plust le delivrer au plus tost de ceste vie. Ils le pressoient tellement de tous costez, qu'ils le mirent en fin hors d'haleine; ils luy verserent de l'eau dans la bouche pour luy fortifier le cœur, et les Capitaines

luy crierent qu'il prist un peu haleine; mais il demeura seulement la bouche ouverte, et quasi sans mouvement. C'est pourquoy, crainte qu'il ne mourvst autrement que par le cousteau, un luy coupa un pied, l'autre une main, et quasi en mesme temps le troisieme luy enleva la teste de dessus les espaulles, qu'il jetta parmy la troupe à qui l'auroit pour la porter au Capitaine Ondesone, auquel elle avoit esté destinée pour en faire festin. Pour ce qui est du tronc, il demeura à Arontaen, où on en fist festin le mesme jour. Nous recommandasmes son âme à Dieu, et retourmasmes chez nous dire la Messe.

BARTHELEMY VIMONT (1594-1667)

De Vimont, on peut lire les *Relations* de 1642, 43, 44 et 45. Il était le troisième supérieur général de la mission du Canada. Il vécut au pays durant 20 ans, de 1639 à 1659, mais il avait d'abord fait un court séjour au cap Breton, en 1629, avant la prise du pays par les Kirke. Vimont n'écrit pas plus mal que d'autres. Engagé dans le combat missionnaire, il rend honnêtement compte de ce qui se passe au pays.

Une grande porte ouverte aux croix

(Le discours indien était joué, comme sur une scène. Le passage suivant de la Relation en est un bel exemple. Fait prisonnier par un Indien catholique, un Iroquois a été remis en liberté et renvoyé en son pays pour l'assurer de la volonté des Français de faire la paix. Deux mois plus tard, l'Iroquois revient accompagné d'ambassadeurs. Vimont raconte l'événement.)

Le cinquiesme jour de Juillet, le prisonnier Iroquois mis en liberté et renvoyé en son pays, comme j'ay dit au Chapitre precedent, parut aux Trois Rivieres accompagné de deux hommes de consideration parmy ces peuples, deleguez pour venir traiter de paix avec Onontio (c'est ainsi qu'ils nomment Monsieur le Gouverneur), et tous les François et tous les Sauvages nos allies.

Un jeune homme, nommé Guillaume Cousture, qui avoit esté pris avec le Pere Isaac Jogues, et qui depuis ce temps-là estoit resté dans le pays des Iroquois, les accompagna; si-tost qu'il fut reconnu, chacun se jetta à son col, on le regardoit comme un homme ressuscité qui donne de la joye à tous ceux qui le croyoient mort, ou du moins en danger de passer le reste de ses jours dans une tres-amere et tres-barbare captivité. Ayant mis pied à terre, il nous informa du dessein de ces trois Sauvages, avec lesquels il avoit esté renvoyé. Le plus remarquable des trois, nommé Kiotascaeton, voyant les François et les Sauvages accourir sur le bord de la riviere, se leva debout sur l'avant de la Chaloupe qui l'avoit amené depuis Richelieu jusques aux Trois Rivieres; il estoit quasi tout couvert de Pourcelatine; faisant signe de la main

qu'on l'escoutast, il s'escria: Mes Freres, j'ay quitté mon pays pour vous venir voir, me voila enfin arrivé sur vos terres; on m'a dit à mon depart que je venois chercher la mort, et que je ne verrois jamais plus ma patrie, mais je me suis volontairement exposé pour le bien de la paix: je viens donc entrer dans les desseins des François, des Hurons et des Algonquins, je viens pour vous communiquer les pensées de tout mon pays. Et cela dit, la Chaloupe tire un coup de pierrier, et le Fort respond d'un coup de canon pour marque de resjouissance.

Ces Ambassadeurs, ayans mis pied à terre, furent conduits en la chambre du sieur de Chanflour, lequel leur fit fort bon accueil; on leur presenta quelques petits rafraichissemens, et apres avoir mangé et peüné, Kiotsaeton, qui portoit toujours la parole, dit à tous les François qui l'environnoient: Je trouve bien de la douceur dans vos maisons, depuis que j'ay mis le pied dans vostre pays je n'ay veu que de la resjouissance, je voy bien que celui qui est au Ciel veut conclure une affaire bien importante, les hommes ont des esprits et des pensées trop differentes pour tomber d'accord, c'est le Ciel qui réunira tout. Ce mesme jour on envoya un canot à Monsieur le Gouverneur pour l'informer de la venue de ces nouveaux hostes.

Cependant et eux et les prisonniers qui n'estoient pas encor rendus avoient toute liberté de s'aller promener où ils vouloient. Les Algonquins et les Montagnais les invitoient à leurs festins, et petit à petit ils s'accoustu- moient à converser ensemble. Le sieur de Chanflour, les ayant bien traittez certain jour, leur dit qu'ils estoient parmy nous comme dans leur pays, qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux, qu'ils estoient dans leur maison. Kiotsaeton repartit à ce compliment avec une pointe assez aiguë et assez gentile: Je te prie, dit-il à l'Interprete, de dire à ce Capitaine qui nous parle, qu'il use d'une grande menterie en nostre endroit, du moins est-il asseuré que ce qu'il dit n'est pas veritable. Et là-dessus il fit une petite pause pour laisser former l'estonnement; puis il adjousta: Ce Capitaine me dit que je suis icy comme dans mon pays, cela est bien estoigné de la verité: car je ne serois ny honoré ny caressé dans mon pays, et je voy icy que tout le monde m'honore et me caresse. Il dit que je suis comme dans ma maison; c'est une espece de men- terie: car je suis maltraité dans ma maison, et je fais icy tous les jours bonne chere, je suis continuellement dans les festins: je ne suis donc pas icy comme dans mon pays, ny comme dans ma maison. Il fit quantité d'autres reparties qui tesmoignoient assez qu'il avoit de l'esprit.

Enfin Monsieur le Gouverneur estant arrivé de Quebec aux Trois Ri- vieres, apres avoir consideré les Ambassadeurs, leur donna audience le deuxieme Juillet. Cela se fit dans la cour du Fort où l'on fit estendre de grandes voiles contre l'ardeur du Soleil: voicy comme le lieu estoit disposé. D'un costé estoit Monsieur le Gouverneur, accompagné de ses gens, et du Reverend Pere Vimont, Superieur de la Mission. Les Iroquois estoient assis à ses pieds sur une grande escorce de prusse, ils avoient tesmoigné devant l'assemblée qu'ils se vouloient mettre de son costé pour marque de l'affection qu'ils portoient aux François.

A l'opposite estoient les Algonquins, les Montagnais et les Attikame- gues, les deux costez estoient fermez de quelques François et de quelques

Hurons. Au milieu il y avoit une grande place un peu plus longue que large, où les Iroquois firent planter deux perches, et tirer une corde de l'un à l'autre pour y prendre et attacher les paroles qu'ils nous devoient porter, c'est à dire, les presens qu'ils nous vouloient faire, lesquels consistoient en dix-sept col- liers de porcelaine, dont une partie estoit sur leur corps; l'autre partie estoit renfermée dans un petit sac placé tout aupres d'eux. Tout le monde estant assemblé, et chacun ayant pris place, Kiotsaeton qui estoit d'une haute stature se leva et regardant le Soleil, et puis tournant ses yeux sur toute la Compagnie, il prit un collier de porcelaine en sa main, commençant sa harangue d'une voix forte: Onontio, preste l'oreille, je suis la bouche de tout mon pays, tu escoutes tous les Iroquois entendant ma parole, mon cœur n'a rien de mauvais, je n'ay que de bonnes chansons en bouche, nous avons des tas de chansons de guerre en nostre pays, nous les avons toutes jetées par terre, nous n'avons plus que des chants de resjouissance. Et là-dessus il se mit à chanter, ses compatriotes respondirent, il se pourmenoit dans cette grande place comme dessus un theatre; il faisoit mille gestes, il regardoit le Ciel, il envisageoit le Soleil, il froitait ses bras comme s'il en eust voulu faire sortir la vigueur qui les anime en guerre. Apres avoir bien chanté, il dit que le present qu'il tenoit en main, remercioit Monsieur le Gouverneur de ce qu'il avoit sauvé la vie à Tokrahenehiaron, le retirant l'Automne passé du feu et de la dent des Al- gonquins; mais il se plaignit gentiment de ce qu'on l'avoit renvoyé tout seul dans son pays: Si son canot se fust renversé, si les vents l'eussent fait sub- merger, s'il eût esté noyé, vous eussiez l'ong-temps attendu le retour de ce pauvre homme abysmé, et vous nous auriez accusez d'une faute que vous- memes auriez faites. Cela dit, il attacha son collier au lieu destiné.

En tirant un autre, il l'attacha au bras de Guillaume Cousture, en disant tout haut: C'est ce collier qui vous ramene ce prisonnier. Je ne luy ay pas voulu dire estant encore dans le pays: Va t'en, mon neveu, prends un canot et t'en retourne à Quebec: mon esprit n'aurait pas esté en repos, j'aurais toujours pensé et repensé à part moy, ne s'est-il pas perdu; en verité je n'aurais pas eu d'esprit si j'eusse procedé en cette sorte. Celuy que vous avez renvoyé a eu toutes les peines du monde en son voyage. Il commença à les exprimer, mais si pathetiquement qu'il n'y a tabarin en France si naïf que ce Barbare. Il prenoit un baston, le mettoit sur sa teste comme un paquet, puis le portoit d'un bout de la place à l'autre, representant ce qu'avoit fait ce prisonnier dans les saults et dans le courant d'eau, ausquels estant arrivé, il avoit transporté son bagage piece à piece, il alloit et revenoit representant les voyages, les tours et retours du prisonnier, il s'échouoit contre une pierre, il reculoit plus qu'il n'avançoit dans son canot, ne le pouvant soutenir seul contre les courans d'eau, il perdoit courage, et puis reproit ses forces; bref, je n'ay jamais rien veu de mieux exprimé que cette action. Encore, disoit-il, si vous l'eussiez aidé à passer les saults et les mauvais chemins, et puis en vous arrestant et petunant si vous l'eussiez regardé de loin vous nous auriez consolé: mais je ne sçay où estoit vostre pensée, de renvoyer ainsi un homme tout seul dans tant de dangers: je n'ay pas fait le mesme. Allons, mon neveu, dit-il à celuy que vous voyez devant vos yeux, suis-moy, je te veux rendre

dans ton pays au peril de ma vie. Voila ce que disoit le second collier qu'il attacha apres de l'autre.

Le troisième témoignoit qu'ils avoient adjousté quelque chose du leur, aux presens que Monsieur le Gouverneur avoit donnez au captif qu'il avoit renvoyé en leur pays, et que ces presens avoient esté distribuez aux Nations qui leur sont alliées pour arrester leurs haches, pour faire tomber des mains de ceux qui s'embarquoient pour venir à la guerre, leurs armes et leurs avions. Il nomma toutes ces Nations.

Le quatrième present estoit pour nous asseurer que la pensée de leurs gens tuez en guerre ne les touchoit plus, qu'ils mettoient leurs armes sous leurs pieds. J'ay passé, disoit-il, apres du lieu où les Algonquins nous ont massacrez ce Printemps. J'ay veu la place du combat où ils ont pris les deux prisonniers qui sont icy: j'ay passé viste, je n'ay point voulu voir le sang respandu de mes gens, leurs corps sont encore sur la place, j'ay destourné mes yeux de peur d'irriter ma colere. Puis frappant la terre et prestant l'oreille, j'ay ouï la voix de mes Ancestres massacrez par les Algonquins, lesquels voyans que mon cœur estoit capable de se venger, m'ont crié d'une voix amoureuse: Mon petit fils, mon petit fils, soyez bon, n'entrez point en fureur, ne pensez plus à moy, car il n'y a plus de moyen de nous retirer de la mort, pensez aux vivans, cela est d'importance, retirez ceux qui vivent encore du glaive et du feu qui les poursuit, un homme vivant vaut mieux que plusieurs trespassez. Ayant ouï ces voix, j'ay passé outre et m'en suis venu à vous pour delivrer ceux que vous tenez encore.

Le cinquième fut donné pour nettoyer la riviere, pour chasser les canots ennemys qui pourroient troubler la navigation. Il faisoit mille gestes comme s'il eust amassé les vagues, et donné un calme depuis Quebec jusques au pays des Iroquois.

Le sixième pour applanir les saults et les cheutes d'eau ou les grands courans qui se trouvent sur les rivieres sur lesquels il faut naviger pour aller en leur pays. J'ay pensé perir, disoit-il, dans des bouillons d'eau: voila pour les appaiser. Et avec ses mains et ses bras il unissoit et arrestoit les torrens.

Le septième estoit pour donner une grande bonace au grand Lac de Saint Louys, qu'il faut traverser: Voilà, disoit-il, pour le rendre uny comme une glace, pour appaiser les vents et temperer la colere des eaux. Et puis ayant par ses gestes rendu le chemin favorable, il attacha un collier de porcelaine au bras d'un François, et le tira tout droit au travers de la place pour marque que nos canots iroient sans peine en leur pays.

Le huitième faisoit tout le chemin qu'il faut faire par terre, vous eussiez dit qu'il abattoit des arbres, qu'il couppoit des branches, qu'il repoussoit des bois, qu'il mettoit de la terre es lieux plus profonds. Voila, disoit-il, le chemin tout net, tout poly, tout droit, il se baissoit vers la terre, regardant s'il n'y avoit plus d'épines ou de bois, s'il n'y avoit point de butte qu'on pût heurter en marchant: C'en est fait, on verra la fumée de nos bourgades depuis Quebec jusques au fonds de nostre pays, tous les obstacles sont ostez.

Le neuvième estoit pour nous enseigner que nous trouverions du feu tout prest dans leurs maisons, que nous n'aurions pas la peine d'aller querir du

bois, que nous en trouverions de tout fait, et que ce feu ne s'esteindroit jamais ny jour ny nuit, que nous en verrions la clarté jusques dans nos foyers.

Le dixième fut donné pour nous lier tous ensemble tres-estroittement, il prit un François, enlaça son bras dans le sien, et un Algonquin de l'autre, et s'estant ainsi lié avec eux: Voila le nœud qui nous attache inseparablement, rien ne nous pourra des-unir. Ce collier estoit extraordinairement beau. Quand la foudre tomberoit sur nous, elle ne pourroit nous separer, car si elle coupe ce bras qui vous attache à nous, nous nous saisirons incontinent par l'autre, et là-dessus il se retournoit et saisoit le François et l'Algonquin par leurs deux autres bras, les tenant si ferme qu'il paroïssoit ne vouloir jamais quitter.

Le onzeième invitoit à manger avec eux. Nostre pays est rempli de poisson, de venaison, de chasse, tout y est plein de cerfs, d'eslans, de castors: quittez, disoit-il, quittez ces puans pourceaux qui courent icy parmy vos habitations, qui ne mangent que des saletez, et venez manger de bonnes viandes avec nous, le chemin est frayé, il n'y a plus de danger. Il faisoit les gestes conformement à son discours.

Il esleva le douzième collier pour dissiper tous les nuages de l'air, afin qu'on vist tout à descouvert, que nos cœurs et les leurs ne fussent point cachez, que le Soleil et la verité donnassent jour par tout.

Le treizième fut pour faire ressouvenir les Hurons de leur bonne volonté. Il y a cinq jours, disoit-il, c'est à dire cinq années, que vous aviez un sac rempli de porcelaine et d'autres presens tous preparez pour venir chercher la paix: qui vous a détournée de cette pensée? Ce sac se renversera, les presens tomberont, ils se casseront, ils se dissiperont, et vous perdrez courage.

Le quatorzième fut pour presser les Hurons qu'ils se hastassent de parler, qu'ils ne fussent point honteux comme des femmes, et que prenant resolution d'aller aux Iroquois, ils passassent par le pays des Algonquins et des François.

Le quinzième fut pour tesmoigner qu'ils avoient tousjours eu envie de ramener le Pere Jogues et le Pere Bressani, que c'estoit leur pensée; que le Pere Jogues leur fut dérobé, et qu'ils avoient donné le Pere Bressani aux Hollandois, pour ce qu'il l'avoit désiré: S'il eust eu patience, je l'aurois ramené; que sçay-je maintenant où il est? peut-estre est-il mort, peut-estre est-il noyé, nostre dessein n'estoit pas de le faire mourir. Si François Marguerie et Thomas Godefroy, adjoustoit-il, fussent restez en nostre pays, ils seroient mariez maintenant et nous ne serions plus qu'une Nation, et moy je serois des vostres. Le Pere Jogues entendant ce discours, nous dit en souriant: Le bucher estoit préparé, si Dieu ne m'eust sauvé, cent fois ils m'eussent osté la vie, ce bon homme dit tout ce qu'il veut. Le Pere Bressani nous dit le mesme à son retour.

Le seizième fut pour les recevoir en ce pays icy quand ils y viendroient, et pour les mettre à couvert, pour arrester les haches des Algonquins et les canois des François: Quand nous ramenastes vos prisonniers il y a quelques années, nous pensions estre de vos amys, et nous entendismes des arquebuses et des canons siffler de tous costez: cela nous fit peur, nous nous retirastes, et comme nous avons du courage pour la guerre, nous pristes resolution d'en donner des preuves pour le Printemps suivant; nous parusmes sur vos terres et pristes le P. Jogues avec des Hurons.

Le dix-septième présent estoit le collier propre que Honatteuatie portoit en son pays; ce jeune homme estoit l'un des deux prisonniers derniers. Sa mere, qui estoit tante du P. Jogues au pays des Iroquois, envoya son collier pour celui qui avoit donné la vie à son fils; cette bonne femme, appercevant que le bon Pere qu'elle appelloit son neveu estoit en ce pays-cy, en fut fort resjoye et son fils encore plus; car il parut toujours triste jusques à tant que le P. Jogues fut descendu de Montreal, alors il commença à respirer et à se monstrier gaillard.

Après que ce grand Iroquois eut dit tout ce que dessus, il adjousta: Je m'en vay passer le reste de l'esté en mon pays, en jeux, en danses, en resjouissances pour le bien de la paix; mais j'ay peur que pendant que nous danserons, les Hurons ne nous viennent pincer et importuner. Voila ce qui se passa en cette assemblée; chacun avoüa que cét homme estoit pathétique et eloquent. Je n'ay recueilly que quelques pieces comme decousués tirés de la bouche de l'interprete, qui ne parloit qu'à bâtons rompus, et non dans la suite que gardoit ce Barbare.

Il entonna quelques chansons. entre ses presens, il dansa par resjouissance, bref, il se monstra fort bon Acteur, pour un homme qui n'a d'autre estude que ce que la nature luy a appris sans regle et sans preceptes. La conclusion fut que les Iroquois, les François, les Algonquins, les Hurons, les Montagnets et les Attikamegues danseroient tous, et se resjouyroient avec beaucoup d'allegresse.

Le lendemain, Monsieur le Gouverneur fit festin à tous ceux de ces Nations qui se trouverent aux Trois Rivieres, pour les exhorter tous ensemble à bannir toutes les defiances qui les pourroient diviser. Les Iroquois tesmoignerent toute sorte de satisfaction, ils chanterent et danserent selon leurs coutumes, et Kiotsaeton recommanda fort aux Algonquins et aux Hurons d'obeyr à Onontio, et de suivre les intentions et les pensées des François.

Le quatorzième du mesme mois, Monsieur le Gouverneur respondit aux presens des Iroquois, par quatorze presens qui avoient tous leurs significations, et qui portoient leurs paroles. Les Iroquois les accepterent tous avec grands témoignages de satisfaction qu'ils faisoient paroistre par trois grands cris, poussez à mesme temps du fond de leur estomach à chaque parole ou à chaque present qui leur estoit fait. Ainsi fut concluë la paix avec eux à condition qu'ils ne feroient aucun acte d'hostilité avec les Hurons, ou envers les autres Nations nos alliées, jusques à ce que les principaux de ces Nations qui n'estoient pas presens eussent agy avec eux.

Cette affaire estant heureusement concluë, Pieskaret se levant, fit un present de quelque pelletterie à ces Ambassadeurs, s'écriant que c'estoit une pierre ou une tombe qu'il mettoit dessus la fosse de ceux qui estoient morts au dernier combat, afin qu'on ne remuast plus leurs os, et qu'on perdist la memoire de ce qui leur estoit arrivé sans plus jamais penser à la vengeance.

Noël Negabamat se leva en suite, il mit au milieu de la place cinq grandes peaux d'Elans: Voila, dit-il aux Iroquois, dequoy vous armer les pieds et les jambes, de peur que vous ne vous blessiez au retour, s'il restoit encore quelque pierre au chemin que vous avez applany. Il en presenta encore cinq autres pour ensevelir les corps de ceux que le combat avoit fait mourir, et

pour appaiser la douleur de leurs parens et amys qui ne les pourroient souffrir sans sepulture; qu'au reste que luy et ses gens qui sont à Sillery, n'ayant qu'un mesme cœur avec leur frere aisné Monsieur le Gouverneur, ils ne faisoient qu'un present avec le sien. Finalement on tira trois coups de canon pour chasser le mauvais air de la guerre, et se réjouyr du bonheur de la paix.

MARIE DE L'INCARNATION (1599-1672)

On ne donne qu'aux riches. Marie de l'Incarnation fut une grande mystique, « la Thérèse du Canada », dit Bossuet; on en fit un grand écrivain. Certes, elle a beaucoup écrit: 7 000 à 8 000 lettres selon Dom Jamet qui entreprit l'édition moderne de son œuvre. Ces lettres, elle les a presque toutes écrites de Québec, où elle vécut de 1639 à 1672, fortement engagée dans les affaires de sa communauté et dans celles du pays. Elle avait « un bon sens supérieur », dit Jean LeMoyné qui la considère comme « la mère par excellence de la colonie ». L'œuvre d'affaires et grande mystique, elle semble avoir vécu simultanément une double vie de géant. Son action matérielle n'est peut-être que le corps visible de l'action mystique; ses écrits historiques de même peuvent ne trouver leur vrai sens que dans les écrits spirituels. Sans doute, on ne sait plus toujours où se trouve le texte authentique de Marie de l'Incarnation ni comment exactement elle écrivait puisque ses écrits historiques sont souvent entrecoupés de longs passages empruntés à la *Relation* de l'année et que, surtout, Dom Martin, son fils, qui fut son premier éditeur, a souvent édulcoré le texte original. Les historiens ont fait l'éloge de son action et de son écriture épistolaire; les littéraires devraient sans doute aller davantage à ses écrits spirituels. Ils pourraient y découvrir un grand style, une permanence des images et des thèmes, la rare aventure humaine d'une âme de feu.

Il venait à moi

Dès mon enfance, la divine Majesté voulant mettre des dispositions dans mon âme pour la rendre son temple et le réceptacle de ses miséricordieuses faveurs, je n'avais qu'environ sept ans, qu'une nuit, en mon sommeil, il me sembla que j'étais dans la cour d'une école champêtre, avec quelqu'une de mes compagnes, où je faisais quelque action innocente. Ayant les yeux levés vers le ciel, je le vis ouvert et Notre-Seigneur Jésus-Christ, en forme humaine, en sortir et qui par l'air venait à moi qui, le voyant, m'écriai à ma compagne: « Ah! Voilà Notre-Seigneur! C'est à moi qu'il vient! » Et il me sembla que cette fille ayant commis une imperfection, il m'avait choisie [plutôt qu'] elle qui était néanmoins bonne fille. Mais il y avait un secret que je ne connaissais pas. Cette suradorable Majesté s'approchant de moi, mon cœur se sentit tout embrasé de son amour. Je commençai à étendre mes bras pour l'embrasser.